

JEAN-MARIE VIGOUREUX, *Détournement de science. Être scientifique au temps du libéralisme*, Montréal, Écosociété, 2020, 216 pages

Frédéric Morneau-Guérin

Volume 15, numéro 1, automne 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/94518ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (imprimé)

1929-5561 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Morneau-Guérin, F. (2020). Compte rendu de [JEAN-MARIE VIGOUREUX, *Détournement de science. Être scientifique au temps du libéralisme*, Montréal, Écosociété, 2020, 216 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, 15(1), 6–6.

Brève histoire des épidémies

suite de la page 5



québécois, on ne peut s'empêcher de noter, dans cette abondance de faits et d'éléments informatifs, que certaines choses transcendent les époques, les frontières et les cultures. On est tenté d'y voir le signe d'une forme de permanence dans la condition humaine.

L'historien de la santé avance, par exemple, plusieurs éléments de preuve anecdotiques indiquant que, chez tous les peuples et à toutes les époques, une part non négligeable de la population préfère risquer de contracter une maladie infectieuse plutôt que de se voir imposer par la contrainte des mesures sanitaires perçues comme liberticides ou qui ne cadrent pas avec les représentations qu'elle se fait de la maladie. Alors que nous venons tout juste d'assister à une vague mondiale de manifestations anti-masque et anti-confinement, il n'est pas difficile de concevoir que l'essor de l'hygiénisme et de la médecine préventive ne s'est pas toujours déroulé sans heurts.

Tout être humain tend, lorsqu'il est confronté à un danger invisible et énigmatique, à chercher à lui donner un sens. Selon l'imaginaire du temps, les épidémies seront tantôt vues comme un châtement divin s'abattant sur les nations pécheresses et les invitant à la repentance, tantôt comme une épreuve de la vie découlant d'une conjonction dissonante des planètes, tantôt comme une revanche de Gaïa qui réagirait violemment à la pression anthropique. La tension

qui nous gagne en ces temps incertains peut également trouver sa résolution dans la désignation de boucs émissaires. Si aujourd'hui certains imputent la pandémie du coronavirus à la Chine, d'autres pointent du doigt Bill Gates, George Soros et une certaine élite mondialisée, les Canadiens français du Bas-Canada, eux, soupçonnaient la classe dominante anglo-saxonne de viser leur extinction tandis que la presse anglophone, elle, accusait les classes laborieuses d'être responsables du fléau en invoquant leurs conditions de vie insalubres et primitives. On aurait néanmoins tort de croire que les épidémies ne font se concrétiser que les pires potentialités de la condition humaine. En temps d'épidémie, on observe de manière récurrente de remarquables démonstrations de dévouement, d'abnégation, de solidarité et de charité.

En refermant *Brève histoire des épidémies au Québec*, on conserve une vive impression qu'en contexte épidémique, l'indécision et les demi-mesures se paient au prix fort. On prend également pleinement conscience que nous habitons ce que les spécialistes de la théorie des graphes appellent un petit monde. Aussi restreints et étroitement groupés nos réseaux sociaux puissent-ils être, il suffit qu'un petit nombre d'individus entretiennent un important nombre de relations sociales et qu'ils fassent le pont entre divers cercles d'amis autrement disconnexes pour que chute drastiquement le nombre d'intermédiaires nous séparant de presque tout le monde sur cette terre. ♦



JEAN-MARIE VIGOUREUX

DÉTOURNEMENT DE SCIENCE. ÊTRE SCIENTIFIQUE AU TEMPS DU LIBÉRALISME

Montréal, Écosociété, 2020, 216 pages

Jean-Marie Vigoureux est un homme en colère. Furieux de voir la connaissance scientifique être de plus en plus souvent réduite à sa valeur financière, le professeur de physique français se livre, dans un élan enflammé, à une critique sévère, mais plutôt juste de l'évolution scientifique et du développement technique, de certaines utilisations perverses de la science, et de certaines dérives dans l'enseignement des sciences.

Vigoureux explique avec verve comment, dans le sillage de la science, s'est développé au XIX^e siècle le *scientisme*, soit l'attitude philosophique consistant à attribuer «aux méthodes de la physique et des sciences en général une portée illimitée»; à affirmer «qu'aucune parcelle du monde, qu'elle soit matérielle ou spirituelle, animée ou inanimée, ne peut échapper à l'emprise de la science»; et à considérer «que le bonheur universel découlera *automatiquement* du progrès qui permettra bientôt de tout maîtriser, y compris l'espèce humaine, en allant au besoin jusqu'à créer un Homme nouveau» (p. 45).

Il est possible, soutient l'auteur, d'établir certains parallèles inquiétants entre l'avancement technoscientifique actuel et celui ayant eu cours au XIX^e siècle: «même développement effréné de techniques nouvelles – aujourd'hui sans souci ni de leur nécessité ni de leur innocuité – même croyance au progrès qui corrigera demain les erreurs “inévitables” d'aujourd'hui, même recours aux experts pour déterminer nos choix, même rêve d'êtres humains “améliorés”, voire totalement nouveaux, grâce aux biotechnologies» (p. 115). Mais, sitôt ces parallèles établis, Vigoureux s'empresse d'en situer les limites. Alors que les *scientistes* du XIX^e siècle pensaient pouvoir apporter

JEAN-MARIE VIGOUREUX

DÉTOURNEMENT DE SCIENCE

Être scientifique au temps du libéralisme



la prospérité et le bonheur par le progrès technique, nul idéal humaniste n'habiterait les *scientistes* du temps présent. Ceux-ci chercheraient non plus le *bonheur par la science*, mais plutôt le *profit par la science*.

Dans la seconde moitié de l'ouvrage, l'auteur s'emploie à mettre en lumière l'impact du contexte économique actuel sur le développement des sciences. Si sa critique de la marchandisation de la connaissance et des normes de productivité auxquelles sont soumis les chercheurs n'a rien d'original, elle n'en demeure pas moins pertinente et efficace.

Jean-Marie Vigoureux est manifestement animé par des principes de justice, de solidarité et de partage des richesses. Cependant, dans cet essai laissant transparaître un certain idéalisme, on ne trouve point d'appel à entreprendre une croisade visant à modifier le cœur de l'Homme en profondeur. L'homme de science estime que les principes moraux qu'il promeut sont un fait de civilisation. La coexistence pacifique, la modération de nos tendances égoïstes et la justice sociale passent donc, croit l'essayiste, par une pensée et une pratique politiques.

Frédéric Morneau-Guérin